

ALEXANDRA BOISSON



CA
POUR UNE
NOUVELLE

ISEDITION

© 2015 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-090-1
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-091-8

Direction d'ouvrage : Harald Bénoliel
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustration de couverture : © Shutterstock

Collection « Graines d'écrivains »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

[Facebook.com/isedition](https://www.facebook.com/isedition)
[Twitter.com/is_edition](https://twitter.com/is_edition)
[Google.com/+is-edition](https://www.google.com/+is-edition)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ALEXANDRA BOISSON

**ÇA POUR UNE
NOUVELLE**

ISEDITION

À lui et à elle,

D'Ici et d'Ailleurs.

Les personnages que vous allez découvrir sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des êtres vivants ou décédés n'est que pure coïncidence.

Table des matières de l'extrait

1. Sept minutes.....	8
2. Une vie de chien.....	12
3. Au commencement était la fin.....	16
4. Adolescendres.....	20
5. Coroner.....	24
6. « L'enfer, c'est les autres » (Jean-Paul Sartre).....	28
7. Mon maladif remède.....	32
8. À la Une.....	36
9. « Tout bonheur que la main n'atteint pas est un leurre ».....	40
10. Camp de la mort.....	52
11. En un clin d'œil.....	56
12. La mémoire de la persistance.....	60
13. Alois.....	64
14. Un rôle à vie.....	68
15. Un bleu au cœur.....	74
16. Work in progress.....	78

17. Ceci n'est pas une nouvelle... Ou l'importance de sortir les poubelles.....	82
Remerciements.....	86

1.

Sept minutes

Me voilà à exactement sept minutes de ma libération.

Quatre cent vingt petites secondes.

Une délivrance tant attendue après de longues années, vingt pour être précis.

Vingt années durant lesquelles j'ai épuisé tous les recours possibles, renvoyé de Cour d'Appel en Cour Suprême.

Vingt années de promiscuité, quasiment confiné à l'isolement.

Vingt années qui auront suffi à me faire perdre ma dignité et mon identité.

Je ne suis plus aujourd'hui qu'un vulgaire numéro : 999 666. Un matricule qui porte en lui le poids de la mort et celui du diable. Un matricule qui restera gravé dans mon âme et dans ma chair jusqu'à la fin et peut-être même après.

Et, comme pour ajouter au folklore, je porte cette combinaison blanche floquée des lettres « DR », comme si on m'avait béni du sceau de la faucheuse. *Death Row* : le couloir de la mort. Un couloir que l'on emprunte sans jamais avoir accès aux pièces qui le bordent. Un tunnel qui mène le taureau dans l'arène, où il vivra son dernier combat. Une galerie à sens unique dont on ne revient pas. Pourquoi suis-je enfermé là ? Pourquoi la seule route qu'il m'est à présent possible d'emprunter est celle qui me

mènera à ma propre mort ? Mais, n'en est-il pas de même pour chaque être vivant ? Suivre un chemin, une route qui conduit inexorablement à notre fin ?

J'ai commis un crime. Un de ces crimes qu'on ne peut payer que de sa propre vie. Un de ces crimes qu'on regrette peut-être, mais qu'on commettrait de nouveau si l'occasion se présentait.

[...]

2.

Une vie de chien

Comme chaque jour, je me réveille avant que le soleil ne vienne frôler la terre de ses premiers rayons. Comme chaque jour, je me réveille avant que la lune ne joue à cache-cache derrière l'horizon. Comme chaque jour, je me réveille avant que les premières gouttes de rosée ou de givre ne disparaissent dans les tréfonds de la terre. Une fois réveillé, je m'étire délicatement comme pour être sûr que chacun de mes muscles est bien vivant. Je sens malgré tout qu'avec les années qui passent, mon corps se fait plus douloureux, plus long à défroisser, moins réactif aux ordres que lui donne mon cerveau. Puis, parce qu'il le faut bien, je m'extirpe lentement et difficilement de mon couchage. Je déambule tristement jusqu'à la cuisine. J'ai toujours très soif au réveil. Je bois donc un peu d'eau et grignote quelques restes. J'ai perdu l'appétit il y a bien longtemps. Je ne me nourris plus que pour pouvoir encore soulever cette satanée carcasse. Ensuite, ne sachant que faire et n'ayant pas de buts précis, je retourne dans la chambre. Je vais la rejoindre. Elle, sans qui ma vie n'a aucun sens. Elle, qui prend soin de moi depuis tant d'années. Bien sûr, elle était plus tendre au début, lors de notre rencontre. Elle me parlait plus. Elle partageait avec moi tout ce qui emplissait ses journées. Puis, petit à petit, la routine s'est installée. Je suis devenu un ami presque invisible. Pour elle, je suis identique à cette belle armoire bressane chinée dans une brocante. Elle a

aimé nous dénicher, nous apprivoiser et nous avoir rien que pour elle. Mais, à l'image de cette armoire, j'ai l'impression qu'elle ne fait plus attention à moi.

[...]

3.

Au commencement était la fin

Elle est là, allongée sur ce lit qui n'est même pas le sien. Un lit dont elle n'a pu choisir les draps. Ils n'ont ni l'odeur de sa lessive au jasmin, ni la douceur de ceux dont on prend soin. Un lit sur lequel de nombreuses personnes ont dû déposer les armes. Un lit qui a vu couler tant de larmes. Il est à l'image de la pièce. Sans charme, sans âme. D'une neutralité déconcertante, d'un anonymat bouleversant. Tout est blanc. Du plafond sur lequel même les araignées n'ont pas trouvé refuge, au sol qui dégage cet insupportable effluve javellisé, aucune empreinte d'autres vies n'est visible, y compris la sienne qui commence à s'enfuir.

Elle ne sait plus vraiment ce qui l'a menée ici. Son corps a, dans un premier temps, montré des signes de fatigue. Et puis, petit à petit, de nouveaux maux sont apparus, si vite qu'elle les soupçonne même d'avoir toujours été là, tapis dans l'ombre, à attendre le moment propice pour se manifester.

[...]

4.

Adolescendres

Quand on est adolescent, le quotidien n'est pas toujours facile à vivre. Bien sûr, pour les adultes, rien n'est grave. Ils pensent que l'on ne se soucie que de nos boutons, de nos kilos en trop et de trouver le prince charmant.

S'ils savaient ! N'ont-ils jamais été adolescents eux aussi ? Ont-ils oublié les difficultés que l'on peut rencontrer quand on se cherche, quand chaque jour réserve son lot de surprises et de trahisures, quand l'univers entier vous met au défi d'encaisser les difficultés ?

Je n'ai que seize ans et pourtant j'ai l'impression d'avoir vécu mille ans. J'ai l'impression de lutter chaque jour pour ma survie, pour ne pas sombrer, pour ne pas devenir le fantôme qui me hante déjà.

Et pourtant mes parents ne se doutent de rien. Ils imaginent que ma petite vie de lycéenne se déroule sans encombre. Ils pensent que je suis heureuse et que je découvre la vie comme ils le veulent. Ils croient que j'expérimente mon existence avec la naïveté qui est censée m'habiter.

Je dois bien avouer que je ne montre aucune trace de mon mal-être, personne ne pourrait soupçonner ce qui se joue en moi, personne ne saurait imaginer ce combat acharné que je mène

chaque jour pour ne pas laisser transparaître ma tristesse et ma haine.

[...]

5.

Coroner

Salle d'autopsie n°9

Elle est là, allongée sur la table, et je ne peux m'empêcher de la dévorer du regard. Elle est belle. Elle est si belle. On dirait une jeune biche égarée. Les yeux perdus dans les abysses de la vie, pleins de cette naïveté qui compose la jeunesse. Je plonge mes yeux dans les siens comme pour y deviner ce qui pouvait animer une si merveilleuse créature. Des yeux verts comme deux olives oubliées dans une Vodka Martini. Un regard foudroyé, figé pour l'éternité, jusqu'à l'infini. Elle doit avoir entre vingt-cinq et trente ans. La fermeté de ses seins, leur forme délicate, qu'une subtile caresse pourrait peut-être réveiller. Ses lèvres charnues, entrouvertes comme dans un dernier soupir, laissant entrevoir une dentition parfaite aux reliefs escarpés. Ses muscles de sportive, tendus par le poids de la mort, dessinant des montagnes et des vallées que j'aimerais emprunter. Tout en elle respire la fraîcheur d'un crépuscule de printemps. Sa peau blanche, d'une pâleur cadavérique, me laisse discerner jusqu'à ses veines. Des veines où ruisselait jadis la vie. Des veines qui ne servent désormais plus à rien. Un réseau abandonné comme une autoroute désertée. J'observe longuement ses orteils comme pour y apercevoir un indice des sols qu'elle a foulés. J'étudie ses mollets fuselés en les imaginant perchés sur d'immenses talons.

J'examine ses genoux, fins et délicats, prémisses de courbes à venir. Je contemple ses cuisses, galbées comme celles d'une danseuse étoile. J'admire ce triangle des Bermudes où plus personne ne naviguera. J'imagine la rondeur de ses fesses qui se dessinent sous le halo de lumière. Je m'arrête quelques instants sur ce ventre duveteux qui a dû tressaillir sous les caresses de ses amants. Et je reviens sur ses seins. Deux petites pêches qui ne seront plus croquées. Mes yeux effleurent délicatement cette gorge que plus rien ne fera vibrer. Et je me sens transporté.

[...]

6.

« L'enfer, c'est les autres »

(Jean-Paul Sartre)

Comme souvent depuis qu'elle avait emménagé avec Alex, Maëlle attendait patiemment son retour en avalant tout ce qui lui tombait sous la main. Grignotant ça et là les bonbons, biscuits et autres gourmandises dont elle ne pouvait se passer. Elle aimait sentir le sucre fondre sur sa langue et le goût du chocolat ranimer son étincelle de vie. Elle avait d'ailleurs, depuis quelques mois, pris un peu de poids. Ses cuisses, ses fesses et son ventre s'étaient arrondis, enrobés d'une graisse qu'elle haïssait déjà. Elle ne se plaisait plus, ou encore moins qu'avant. Elle détestait sentir les vêtements mouler ses formes, se coller à elle comme le suicide à un dépressif. Mais, cela ne semblait pas gêner Alex. Au contraire, ça lui faisait plaisir d'avoir plus de « matière » à aimer, plus de territoire à caresser. Les rondeurs de sa compagne semblaient même l'émouvoir et lui rappelaient un peu sa mère, qui était, elle aussi, une femme bien en chair. Alex y retrouvait la sécurité d'un corps qui t'enveloppe tout entier – la vie qui prend plus de place – et se laissait à penser que Maëlle était mieux ainsi.

Seulement, cette dernière n'aimait pas se faire remarquer, et le regard des autres la mettait mal à l'aise. Lorsque quelqu'un la toisait avec pitié ou mépris, elle redevenait cette adolescente timide et mal dans sa peau, victime des mots terribles et

humiliants de ses camarades de classe. Toute sa vie elle s'était renfermée, avait tout fait pour passer inaperçue, mais tout est bon à prendre pour les langues de vipère, qui aiment à se nourrir des faiblesses des autres. De la couleur des cheveux aux orientations sexuelles, les vils personnages utilisent chaque miette pour servir leurs moqueries et leurs insultes.

C'est ainsi qu'un beau matin, Maëlle décida de se mettre au régime. Elle allait s'astreindre à une alimentation et une hygiène de vie rigoureuses. Elle allait se reprendre en main pour redevenir la belle jeune femme d'il y a dix ans. Celle sur qui on se retournait dans la rue. Celle dont on aimait admirer la silhouette parfaite, un brin mystérieuse. Non sans difficultés, elle avait mis sur pied un plan d'action et allait tenter de se forger un corps qu'elle aurait plaisir à regarder, à montrer, à toucher.

[...]

7.

Mon maladif remède

Quand je suis avec eux, tout semble facile. Ils sont mes compagnons de fortune, mes fidèles amis, mon tout et mon rien, mon maintenant et mon toujours, mon ici et mon partout. Sans la perspective d'une soirée au creux de leur âme, loin des chimères qui m'assaillent, je suis déboussolée, affolée, bouleversée, apeurée.

Ils sont à la fois mes béquilles et mes entorses, mes remèdes et mes maux, mes onguents et mes bleus. Ils me blessent profondément puis pansent mes plaies, Ils sont mes ravisseurs et mes sauveurs, mes dictateurs et mes libérateurs. Je suis à leur merci, enlacée par ce fil ténu qui ne cesse de se renforcer. Depuis notre rencontre, ma dépendance à leur égard ne fait que s'accroître. Mais, plus elle progresse, plus ma liberté s'installe, grandit et repousse mes limites. Ce qui n'était qu'une faible lueur à l'horizon devient un halo éblouissant de perspectives et de possibilités. Je ne saurais dire qui de nous a existé en premier. Je sais seulement qu'avant notre coalition nous vivions, alors que désormais nous existons.

[...]

8.

À la Une

Je crois de nouveau en l'amour. Celui qui transcende ce que l'on est, celui qui nous irradie et nous bouleverse. Chacun de ses regards posés sur moi me transporte dans une autre dimension. Chaque mot qu'il me chuchote m'enveloppe comme du coton. Il a ses défauts, comme tout le monde, mais je me sens en sécurité au creux de ses bras. J'aime la façon qu'il a de prendre soin de moi.

Nous avons tout quitté pour être ensemble et emménagé à des centaines de kilomètres de ma famille pour construire la nôtre. Nous avons besoin d'air, de changement et de renouveau.

Et puis, il a tout de suite accepté Judith, comme si elle était sa propre fille. Il s'occupe d'elle mieux qu'aurait pu le faire son vrai père s'il ne nous avait pas lâchement abandonnées, livrées à nous-mêmes. Il lui fait faire ses devoirs, il l'accompagne à l'école et au sport. Il prend soin de nous comme si nous étions des trésors.

Tout change et la roue de la chance peut tourner en notre faveur. Ça ne fait que quelques mois que nous partageons notre quotidien et exactement deux minuscules semaines que nous sommes ici, mais le bonheur est à portée de mains. Je suis heureuse avec lui. À son contact, ma vie a pris des couleurs et un brin de douceur. Malheureusement, dès lors que nous nous

sommes rencontrés, je suis tombée malade. Comme si mon corps, par habitude, rejetait le surplus de bonheur auquel je suis en train de prendre goût. Comme s'il s'agissait d'un virus qu'il fallait anéantir à tout prix. Comme si je n'avais pas le droit à un peu de répit.

[...]

9.

« Tout bonheur que la main
n'atteint pas est un leurre »¹

Elle était là, assise sur le bord du petit canapé rouge qui avait été témoin de nombreux moments de bonheur mais également de ses tristesses. Avaient coulé sur lui de nombreuses larmes, mais y avaient éclaté aussi ses plus beaux rires.

On pouvait y voir l'usure du temps qui passe, les accrocs de la vie. Il était l'œuvre d'art évoluant au fil des jours.

Ce jour-là, il allait être le témoin d'un nouvel état, non vécu jusqu'à présent.

Et pour cause, son monde semblait s'être écroulé. Elle était là, immobile, incapable du moindre geste. Le monde autour continuait sa course folle. La tempête éclatait à l'intérieur de son corps : elle sentait son sang filer toujours plus vite, comme s'il cherchait à rattraper quelque chose, le tambour de son cœur battait une cadence diabolique, elle semblait trembler de tout son être sans que rien ne transparaisse à l'extérieur. Son cœur, son âme, son cerveau étaient au cœur d'un orage si puissant que des éclairs transperçaient ses pupilles, mais son corps s'était mis sur pause.

1. Paroles extraites de la chanson « J'ai jamais su » de Jacques Higelin.

Une enveloppe vide, une coque sans fruit, un morceau de chair sans vie. On l'aurait crue morte si elle n'était pas assise, les yeux ouverts. Les yeux ouverts mais perdus, loin, dans un univers inconnu. Elle ne regardait rien de particulier, pourtant son expression concentrée semblait montrer qu'elle scrutait quelque chose. Ni les bibelots étalés sur l'imposante table basse en chêne, ni les papiers en attente posés sur le bureau de marbre n'étaient l'objet de son attention. Si elle en avait eu le don, ses yeux auraient fait valser tout ce qui se trouve dans la pièce. Elle pensait si fort que les veines de ses tempes tressaillaient, sa respiration était saccadée. Elle était tel un oisillon déposé sur le bord d'une fenêtre, loin de son nid, abandonné, ne sachant que faire, au bord d'un précipice, hésitant entre se laisser happer par le vide ou attendre que sa mère vienne à son secours.

Elle venait de recevoir un coup de fil qui allait changer sa vie à tout jamais. Les quelques mots prononcés par le médecin avaient suffi à bouleverser son monde. Quelques mots ou plutôt un seul : CANCER. Six petites lettres, un centimètre sur le papier, tout allait être bousculé. Elle ne savait d'ailleurs plus ce qui avait été dit après ce mot-là. Peut-être lui avait-il exprimé son soutien, peut-être l'avait-il encouragé à se battre, ou peut-être qu'il avait simplement cette distance propre à un médecin qui ne fait qu'annoncer un verdict sans aucune émotion ou empathie.

[...]

10.

Camp de la mort

Je vois ces corps efflanqués. Des squelettes informes tels des cintres rouillés, maintenant tant bien que mal une peau flétrie par la haine. Elle pourrait se détacher à tout instant, se retirer comme une étole de flanelle légère et souple. Les muscles et la chair ont déserté ces cadavres avant même qu'ils ne le deviennent. Tout le superflu a déjà été utilisé pour la survie. Seuls les os tentent de se maintenir dans un dernier sursaut de vie, une dernière lueur d'espoir. Ils s'agrippent, s'accrochent les uns aux autres pour ne pas s'effondrer. Ils s'unissent pour ne pas sombrer. Leurs poils, ficelles de paille, sont utilisés pour des desseins plus pragmatiques. Leur graisse deviendra produit cosmétique. La vie s'est même lentement retirée de leurs yeux. Des regards vides, anéantis, détruits, étouffés, engloutis, abolis, exterminés. Des cerveaux abasourdis par ce qu'ils enregistrent de cet élan de monstruosité. Une raison abandonnée par les derniers ressorts de l'intelligence. Un instinct presque animal qui a pris le relais pour tenter un dernier acte de bravoure : pouvoir s'en sortir vivant. Vivant de corps mais mort à l'intérieur, perdus dans les méandres inextricables d'un mouvement industriel impardonnable.

Fantômes à peine visibles de ces lieux sordides, l'ombre de l'ange de la mort planant au-dessus de leurs têtes, capturant

certains le matin, laissant un répit de courte durée aux autres, qu'il doit estimer encore utilisables. On se croirait dans « La nuit des morts-vivants », la motivation, et le regard emplis d'intentions, bonnes ou mauvaises, en moins. Des zombies d'un autre temps, façonnés par d'autres hommes perdus dans des théories absconses.

[...]

11.

En un clin d'œil

Je m'appelle Rubis et je suis aveugle depuis ma naissance. Cet état est pour beaucoup un handicap, alors qu'il représente pour moi la normalité, ma normalité. Certes, je ne vois pas, mais je sens, je touche, j'entends et je perçois bien plus grâce à mes autres sens. Je dirais même que c'est une chance.

La vue est pour moi une limite, un cadre sur lequel beaucoup s'arrêtent. Comme si on bornait les autres et la vie, comme si on en imposait les contours. Comme si on nous disait exactement comment sont les choses sans laisser la place à l'imagination.

Quand j'ai pour la première fois voulu savoir à quoi ressemblaient mes parents, je les ai touchés. J'ai senti sous mes doigts la douceur de la peau de ma mère, la rugosité de la barbe de mon père. J'ai pu sentir les arêtes de leurs nez, la forme de leurs lèvres, l'ossature de leurs mentons. En caressant les cheveux de ma mère, je savais ce que signifiait frisés et longs. En touchant les doigts de mon père, je comprenais le sens des mots potelé et charnu.

À cela, j'associais les odeurs. Quand mes parents passaient à côté de moi, sans un bruit, je devinais déjà, à l'odeur, de qui il s'agissait. Je savais même, rien que par la façon dont l'air bougeait autour de moi, s'ils étaient pressés, énervés ou fatigués. C'en était même parfois gênant, puisque je saisisais, grâce aux

multiples signaux que je percevais, leur état d'esprit. Ils ne pouvaient rien cacher, en tout cas pas à moi. Et puis, il y avait leurs voix.

J'avais rapidement intégré les diverses tonalités et les sentiments auxquels elles étaient rattachées. La voix saccadée et peu assurée de ma mère, quand elle devait me laisser seule. Le timbre enjoué et fluide de mon père, quand il avait passé une bonne journée de travail.

Je n'avais jamais vu la neige et pourtant je connaissais sa texture, le bruit qu'elle faisait quand je marchais dessus. Le soleil était celui qui me réchauffait le corps délicatement au printemps et féroce en été ; la pluie, celle qui humidifiait mon visage en automne ou celle qui me fouettait le corps pendant les orages.

Je savais que l'herbe était ces milliers de petites tiges souples qui chatouillaient mes orteils quand j'y marchais pieds nus et le sable, ces millions de particules douces et fines qui s'insinuaient sous mes vêtements quand j'étais à la plage.

Et puis, il existe des centaines de notions qui, par définition, ne nécessitent pas l'utilisation de la vue. Je savais ce qu'était l'amour grâce aux baisers et aux câlins de mes parents, puis plus tard grâce aux étreintes de mes amants.

Je connaissais malheureusement la haine et j'étais d'ailleurs ravie de ne pas pouvoir voir les stigmates qu'elle laissait sur le visage des autres. Je me représentais la tristesse par les larmes qui roulaient sur mes joues les soirs de découragement. La gentillesse, la méchanceté, l'angoisse, le désir, la jalousie ne m'étaient pas étrangers puisque je les expérimentais chaque jour.

L'absence de la vue m'avait même permis de réaliser d'incroyables exploits.

Désormais, j'arrivais très bien, après plusieurs tentatives infructueuses, à me vernir les ongles sans l'aide de personne, à faire de succulents gâteaux, à me maquiller, à prendre soin de

mes plantes. Je prenais même beaucoup de plaisir à regarder des films et à en discuter ensuite avec mes amis.

[...]

12.

La mémoire de la persistance

(Nouvelle à lire après avoir admiré le tableau « La persistance de la mémoire »² de Salvador Dali)

Assise sur cette plage d'une sombre clarté, d'une aveuglante noirceur ; face à cette mer calme et puissante, pleine de volupté ; le ciel m'offrant un merveilleux crépuscule en cette soirée d'été ; le regard perdu sur l'horizon qui s'offre à moi et qui m'envahit, je ne peux lutter contre lui. Il est là, je le sais, je le sens. Il est si incertain, si imperceptible, si fuyant et pourtant si prégnant. Il est lisse comme ce sable fin qui caresse ma peau, qui s'immisce par chacun de mes pores. Et pourtant il est aussi dangereux et abrupt que ces rochers acérés qui bordent mon décor. Il vit dans ce souffle de bise, grandit dans cette écume grise.

2. NDLE : vous pouvez voir un aperçu de ce tableau sur Internet : www.surrealiste.net/artistes/salvador-dali/la-persistance-de-la-memoire.html

Seule sur cette plage, comme partout et nulle part, toujours et jamais, il est mon seul compagnon. Il me suit comme un fantôme d'une scandaleuse indiscretion. Je le vois sur les branches de cet olivier qui gît à mes côtés, sur la coquille de cet étrange mollusque abandonné à mes pieds, dans le bruissement d'ailes de cette insouciant mouche et même au bout des antennes de ces envahissantes fourmis.

Chaque élément de cette terre a été frappé de ce dessein amer. Quoi que nos yeux effleurent, il est toujours vainqueur. Et même les paupières closes, il est présent en toutes choses.

Tout semble calme, serein et pourtant il est là, si près qu'il est à la fois en moi et en dehors.

[...]

13.

Alois

Je viens de fêter mes soixante-six ans. Je fais partie de ce qu'ils appellent le « troisième âge ». Pour ma part, je considère qu'il n'y a pas de premier, de deuxième, de troisième ou même de quatrième âge. Il y a simplement celui de notre cœur ou de notre âme.

L'âge que l'on exhibe sur nos corps vieillissants est une échelle incohérente, illogique, et à laquelle on ne peut faire confiance. Bien évidemment, les années qui passent altèrent nos organes, nos possibilités, mais nos désirs et nos rêves sont toujours là. J'ai gardé cette curiosité insatiable des autres et de moi-même, ce goût infini pour les plaisirs de la vie, cet engouement intarissable pour le bonheur. Et ce ne sont pas quelques malheureux chiffres qui s'additionnent qui viendront changer cela.

Pourtant, depuis plusieurs semaines, peut-être même des mois, je sens bien que quelque chose ne va pas. Je le sens dans mon corps et dans les yeux de mes proches.

Au départ, ce mal s'imisce sans que l'on puisse le voir venir. Il marche à tâtons dans mon labyrinthe intérieur. Il chuchote, laisse des traces par ici, par là et ailleurs. Puis, il s'accapare petit à petit, sans bruit, ce que fut ma mémoire. Il prend place et s'installe pour ne laisser aucun espoir. Altérant doucement, délicatement, ces liens qui m'unissent aux autres et à la vie ; il

écrase de ses lourds souliers mes souvenirs et mon passé. J'avais tout reçu et, dans peu de temps, on m'aura tout repris.

Bientôt, je ne me souviendrai plus de qui ils sont ni de qui je suis. Bientôt, j'aurai même oublié ce qu'est vraiment la vie.

Quand on ne peut plus compter sur le physique, le mental sert de refuge pour quelques années de sursis. Mais, que faire quand le mental, lui aussi, ne suit plus ? Quand, même les souvenirs s'évaporent. Quand, ce que nous étions vraiment tend à disparaître. Que l'on se retrouve tel un bébé de quelques mois à déambuler sans savoir, sans même avoir envie de savoir. J'ai, depuis toujours, eu une vie riche en actions et en émotions et je ne supporterais pas de voir tout cela s'étioler, se faire de plus en plus absent pour me délaisser complètement.

[...]

14.

Un rôle à vie

Après avoir passé de nombreuses années à étudier le théâtre, il vient enfin de décrocher une audition. Il se rêve déjà comédien connu et reconnu, il espère marquer le jury et obtenir son premier grand rôle. Pas un second rôle, pas un rôle de figuration, mais bien LE rôle qui lui permettra de faire ses preuves et de pouvoir enfin vivre de ce qu'il aime. Incarner des personnages singuliers, faire vibrer le public par une interprétation remarquable, illuminer une scène ou un plateau par son charisme indéniable, révéler toutes ses capacités par une prestation étonnante et inoubliable. Il lui faut ce rôle. Il n'a pas le choix. Son agent lui a dégoté un casting pour le rôle principal d'un film français. Il n'a pas beaucoup d'informations sur le personnage, mais sait simplement qu'il s'agit d'un homme d'une trentaine d'année, égaré entre une vie imposée par ses parents et celle dont il rêve en secret. Il se rend comme prévu au rendez-vous. Il a passé des heures devant le miroir à se demander comment il allait s'habiller. Il fallait des vêtements dans lesquels il se sente à l'aise, mais qui puissent donner des éléments sur sa personnalité dès qu'on le verrait. Une tenue qui ne fasse ni coincé, ni BCBG, ni ado, ni charlot. Il a finalement opté pour une tenue décontractée, mais classe. Pantalon et veste noirs, chaussures de ville marron et chemise blanche.

Il est devant la porte d'entrée et hésite à se lancer. Les doutes commencent à s'immiscer dans son esprit : et s'il n'était pas à la hauteur, et s'il se trompait sur ses capacités, et s'il n'était pas fait pour cette vie-là ? Le bruit d'un klaxon dans la rue le fait sursauter. Il revient à lui et tous ses doutes s'évaporent comme la brume se dissipe dès que le soleil pointe ses premiers rayons. Il fait d'ailleurs très beau. Le soleil inonde la rue en cette fraîche matinée de mai. Un regard sur sa montre. Il est temps d'aller à la rencontre de sa nouvelle vie. En entrant dans le hall de l'hôtel, il cherche des yeux un indice pour savoir où se déroule l'audition, et surtout ne pas être obligé de demander de l'aide. Étrangement, il n'aime pas le contact avec les autres. Il se sent toujours de trop, jamais à sa place. Il ne sait pas comment devrait se comporter un homme de son âge. Le théâtre lui permet donc de jouer des rôles qui ne sont pas les siens, d'être différent, d'agir comme l'a écrit un autre.

[...]

15.

Un bleu au cœur

Une fois de plus, ils veulent que je porte plainte. À chaque fois, c'est le même refrain inaltérable, la même rengaine insupportable. Porter plainte. Déposer une main courante. Alourdir un dossier déjà si pesant. Remplir de multiples formulaires pour un résultat proche du néant. Affronter les regards emplis de pitié d'employés qui auront le plaisir de retrouver la chaleur et la douceur d'un foyer heureux en rentrant ce soir. Si j'avais le choix, je ne me déplacerais même plus à l'hôpital. Mais les blessures sont souvent trop importantes. Mon corps est une plaie béante.

Avec le temps, j'ai pourtant appris à esquiver les coups, à faire en sorte qu'ils m'atteignent moins, qu'ils laissent moins de traces. Il suit toujours le même scénario, scrupuleusement, comme si aucune étape ne devait être oubliée. Et je les connais par cœur.

Tout commence toujours par une dérisoire histoire, un petit rien qui prend des proportions inestimables. Il se met alors en colère, une sorte de transe endiablée. Il me hurle dessus comme si j'étais la cause de tous ses malheurs ; comme si j'avais, de mes propres mains, façonné son enfer. Il me lance des mots terribles, tels des coups de banderilles qui me glaçant le sang. Il déverse sa haine en un flot continu d'insultes et d'injures toutes plus méprisantes les unes que les autres. Puis, petit à petit, comme si

son corps devait mettre en actes les propos qu'il m'assène, il se rapproche lentement de moi. Il prend son temps comme pour savourer les plaisirs à venir. Il déguste chacun de ses gestes, apprécie chaque pas. Il jouit presque de ces brutales étreintes qu'il imagine déjà.

[...]

16.

Work in progress

Voilà des mois que je suis enfermée ici. Un lieu si petit qu'il conviendrait parfaitement à un lilliputien ou à Passe-Partout. Mais, je ne suis ni chasseuse de Gulliver, ni gardienne des clés du fort.

Je suis une simple enfant attendant qu'on veuille bien s'intéresser à elle.

On m'a enfermée là, dans le noir, seule et nue. Tellement seule que je passe mon temps à essayer d'entendre ce qu'il se passe de l'autre côté. Tellement nue que je suis parfois obligée de me recroqueviller pour me réchauffer moi-même. Il fait tellement sombre que mes yeux ne s'en remettent peut-être jamais. Je ne distingue même pas le bout de mes doigts.

Je ne vois que des ombres. Des ombres qui m'effraient.

Je crois que j'en garderais à vie une peur immense du noir et des fantômes que l'on aperçoit mais qui disparaissent dès que l'on croit s'en approcher. Je n'ai plus de repères. Tout semble confus. J'ai même, avec le temps, oublié d'où je venais. Je n'ai plus de souvenirs. Je ne sais même plus comment je m'appelle. J'ai perdu mon prénom. J'ai perdu mes souvenirs. Je me suis perdue. Je ne sais même pas où je me trouve.

On dirait une grotte, une grotte aux murs arrondis. Je n'ai jamais vu ça. Je n'ai aucune idée d'où peut bien se trouver la sortie.

[...]

17.

Ceci n'est pas une nouvelle...

Ou l'importance de sortir les poubelles

Depuis que j'ai perdu l'usage de mes cordes vocales, je vois la vie sous un autre angle. Et surtout les mots. Ceux-là même que je prononçais sans me soucier de leur réelle signification ont aujourd'hui une tout autre valeur.

Vous vous demandez sûrement comment je suis devenue muette. Ce n'est pas si important, je crois. Cela ne vous donnera aucun indice utile pour la suite de l'histoire. Mais, bien sûr, votre curiosité morbide vous pousse à vouloir savoir, tout connaître dans les moindres détails. Vous êtes frustré parce que vous n'avez pas toutes les cartes en main. Désolée, nous ne tapons pas le carton, alors aucune nécessité pour vous de savoir. Mais, est-ce vraiment pour savoir ? N'y a-t-il pas un autre dessein beaucoup moins glorieux que la soif de connaissance ? N'avez-vous pas en réalité un besoin inavoué, une envie irrépressible d'avoir des détails croustillants pour nourrir votre petit – ou grand, cela dépend – côté voyeur ? Vous voyez de quoi je veux parler ? Non ? Vraiment ?

[...]

FIN DES EXTRAITS

Remerciements

L'écriture fait partie de moi. Comme une qualité ou un défaut, elle compose ma personnalité. Je remercie donc ceux qui m'ont encouragée à continuer d'écrire ; ceux qui, par leurs critiques, m'ont aidée à retravailler ces textes ; ceux qui m'ont poussée dans mes retranchements et m'ont amenée à dépasser les limites et les cadres que je m'étais imposés.

Je remercie également mes premiers lecteurs. Ceux qui, par leurs réactions, m'ont permis de croire en mon potentiel. Ceux qui m'ont soutenue à chaque étape et qui ont, par leur confiance, permis à ce livre d'exister.

Merci à Marie-Hélène, Zeus, Marionnette, Claire, au club des tricoteuses, à Nathalie, Christine, Elodie et Magalie pour leurs conseils avisés.

Je remercie IS Edition, et plus particulièrement Harald Bénoliel, d'avoir cru en moi et de m'avoir donné la chance de proposer mes textes au public.

Ce livre est un symbole. Symbole d'un rêve exaucé, symbole de persévérance. Il est la preuve que je mettrais en avant pour dire aux enfants d'aujourd'hui, à Louise, Romane, Timéo, Ilyan, Olivia et Amandine, qu'il ne faut jamais perdre de vue ce que nous sommes, garder nos rêves à l'esprit et faire confiance à la vie pour nous offrir les moyens de se réaliser.